

sans être affiché ; il l'est alors en titre & solennellement. Tel rit de cet homme là , qui fait peut-être son second tome.

Une autre cause de la révolution ou du renversement qui s'est fait dans la littérature , & qui a donné une nouvelle atteinte à l'autorité du public , c'est * la multitude de brochures journalières & des écrits périodiques. Comme tout le monde lit & que personne n'étudie , qu'on aime à voler sur toutes les surfaces sans s'attacher à aucune , & à raisonner de tout sans rien approfondir , on parcourt ces feuilles légèrement pour décider de même. On a la fureur de juger , on est le Perrin Dandin des plaideurs , on s'affoûpît comme lui sur l'instruction , on prononce à demi-endormi , & on condamne un chien aux galères.

C'est ainsi que la fièvre d'écrire & la rage de décider partagent les esprits & forment deux ordres différens dans l'empire des Lettres & des Arts : la classe des auteurs & des hommes à talens ; celle des connoisseurs qui les jugent , & des ama-

* L'abus n'est que dans le grand nombre. Il seroit à souhaiter qu'on réduisît toutes ces feuilles à l'Année Littéraire. Le bon goût y régne avec l'élégance du style ; elles pourroient alors servir d'école aux jeunes auteurs , & souvent d'instruction aux personnes du monde.

36 MERCURE DE FRANCE.

teurs qui les protegent. Ces derniers ont la prééminence ; ils occupent, pour ainsi dire , le thrône de l'esprit ; ils en deviennent quelquefois les tyrans.

Le beau sexe leur dispute le sceptre des arts ; il étend même sa domination sur toute la littérature. S'il se borroit à la partie agréable , on seroit charmé de l'avoir pour maître & pour modele , même on lui pardonneroit de donner plusieurs heures de son loisir à la Physique expérimentale. Le plus bel ornement de la nature est fait pour en apprendre tous les secrets ; mais il veut assujettir les graces qui l'accompagnent au compas de la géométrie , le sentiment qui l'anime à l'analyse trop subtile de la Métaphysique , & les talens qu'il embellit au calcul trop exact de l'Algebre : c'est dénaturer les dons qu'il tient du ciel ; ils lui suffisent pour subjuguier l'esprit comme le cœur. Qu'il fasse regner le sentiment , tout lui sera plus sûrement & plus généralement asservi. Il est dangereux de raisonner où il faut sentir , & l'esprit philosophique propre à nous éclairer sur tout le reste , doit arrêter là sa lumiere , ou ne l'employer dans ce point que pour mieux suivre un instinct plus sûr qu'elle. S'il veut pénétrer dans le mécanisme du sentiment , que ce soit dans un ouvrage à part , qui le décompose sans

le détruire. Tous les arts qui dépendent de ce sentiment , ne brillent bien que par les femmes. Ils gagneroient fans doute à n'être jugés qu'aux tribunaux où elles président , si la séduction des hommes ne prévenoient leurs jugemens : ils sont presque toujours les auteurs secrets de leurs erreurs ou de leurs injustices. C'est pour les croire & pour les favoriser qu'elles protègent une médiocre pièce , ou qu'elles prônent un mauvais livre , qu'elles en facilitent le débit , & sont coupables du succès.

La réussite n'est plus l'ouvrage du public , elle est le fruit du manège des particuliers. Ils la décident avant l'impression ou la représentation : c'est comme un arrangement de famille.

Rien n'est plus respectable que les vrais protecteurs. J'entends ceux qui le sont par leur place ou par leurs lumières ; leurs bienfaits encouragent les arts , & leurs conseils les perfectionnent. Mais je ne puis voir, sans prendre de l'humeur ou sans rire, (je choisis ce dernier parti comme le plus sage) je ne puis donc voir sans rire sortir de dessous terre cette foule de petits protecteurs , qui n'en ont ni l'étoffe ni le rang , & qui veulent donner des loix dans une République où ils n'ont pas même acquis le droit de bourgeoisie. Il reste encore une

38 MERCURE DE FRANCE.

distinction à faire parmi les amateurs. Il en est plusieurs qui aident en citoyens éclairés les talens naissans qui ont besoin d'appui ; ils leur donnent des maîtres pour les former , sans autre vûe que celle d'enrichir le théâtre qui manque de sujets , & je les honore. Il y en a même tels qui brilleroient dans la classe des auteurs , si les dangers attachés à ce titre n'arrêtoient leur plume , & ne nous privoient de leurs productions. Mais comme les meilleurs modeles font tous les jours de mauvaises copies qui se multiplient , il est arrivé qu'en imitation , ou plutôt en contradiction de cette sage école , il s'en est élevé plusieurs autres qui tendent à ruiner le goût & à décourager les vrais talens. Elles ont moins le bien général pour objet que des fantaisies particulieres : elles dégènerent en parodies , elles deviennent des charges , & ne semblent protéger que pour rendre l'établissement ridicule. La plaisanterie va si loin qu'il se forme actuellement des compagnies qui assurent un talent comme on assure une maison ; elles font les succès & les réputations à leur gré. Il est vrai que malgré leur garantie ces réputations sont éphemerés ; souvent elles expirent au bout d'un mois. Une cabale contraire les détruit pour en établir de nou-

velles à leurs dépens. Celles-ci sont défaites à leur tour par un troisieme parti , qui en élève d'autres sur leurs débris. Quelque peu que dure le regne de ces talens factices, les suites n'en sont pas moins pernicieuses. C'est ce qui brouille & renverse tout , c'est ce qui porte enfin le dernier coup à la puissance du public. La vénalité des suffrages & la tyrannie des particuliers qui les achètent , l'anéantissent , en détruisant sa liberté. Je parcours tous les théâtres , où il a toujours régné d'une façon plus sensible ; je l'y cherche , & je ne l'y trouve plus : le parterre indépendant qui le composoit , n'y donne plus la loi. D'un côté je n'y vois à sa place qu'une multitude esclave & vendue à qui veut la foudoyer , & de l'autre des spectateurs d'habitude , qui ont la fureur du spectacle sans en avoir le goût , qui n'y vont avec assiduité que pour en saper plus vite les fondemens par les faux jugemens qu'ils y prononcent , par les divisions qu'ils y font naître , & par les cabales qu'ils y fomentent. Je ne reconnois plus un public à ces traits , & mes doutes sur son existence ne sont que trop bien fondés.

Mais les spectacles , me dira-t-on , n'ont jamais été plus fréquentés : j'en conviens , & ce qu'il y a de merveilleux , ils le sont

40 MERCURE DE FRANCE.

sans auteurs qui les soutiennent , sans pièces qui réussissent , souvent sans acteurs qui les jouent , & sans public qui les juge. Je crains qu'ils ne brillent pour s'éteindre. Quand le public devient nul , le théâtre est dans un grand danger. Chacun veut être le maître , se néglige ou se déplace. Le déplacement amène l'anarchie , & l'anarchie , la destruction.

J'aurais inséré après ces doutes des réflexions sur le goût , qui sont d'un autre auteur , & que j'ai reçues plus tard ; mais comme elles roulent sur la même matière , j'ai crû devoir les éloigner & garder ce dernier morceau pour le Mercure prochain. Il me paroît venir de bonne main , & je prie l'auteur de n'être point fâché du retard : j'y suis forcé par la variété qu'exige mon recueil , & dont je me suis fait une loi inviolable.



L A N O B L E S S E
 DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

A M. DU VERNEY. 1755.

QUel pouvoir créateur nous donne un nouvel être ,

Et nous fait un berceau de l'école de Mars ?

Sous les traits de Louis, un pere, un Dieu peut-être,

Daigne y fixer sur nous les plus tendres regards.

Ses travaux, ses exploits, tracés par la victoire,

L'éclat des lys & des lauriers,

Tout développe ici le germe des guerriers,

Et tout nous annonce sa gloire.

D'un sang pur, toujours prêt à couler pour ses Rois,

Il ranime l'ardeur & lui sert de modele :

Comblés de ses bienfaits, brûlant du plus beau zèle,

Puissions-nous le verser pour défendre ses droits !

Couverts d'une noble poussiere,

Exercés dans l'art des combats,

Quand volerons-nous sur ses pas

Dans cette brillante carrière,

Où l'immortalité, qui nous est déjà chere,

Fait revivre après le trépas ?

42 MERCURE DE FRANCE.

Applaudis aux transports d'une jeune noblesse ;

O paix ! délices des mortels ,
Louis nous les inspire , & ce trait de sagesse
T'affure de nouveaux autels.

Tu sçais que son grand cœur , pour te rendre à la
terre

Eût formé d'inutiles vœux ,
Si son bras , cet appui que t'ont donné les Dieux ;
N'eût jamais lancé le tonnerre.

Est-ce à nous de chanter la paix ou les combats ?
Sans crainte à quel écueil s'expose notre enfance !
Mais est-il des écueils que ne franchissent pas
L'amour & la reconnoissance ?

Tu le sçais , du Verney , toi du meilleur des Rois ;
Sujet le plus rempli de zèle ,
Le plus digne , le plus fidele ,
Dont sa faveur pût faire choix.

Ces champs , en lauriers si fertiles ;
Où Louis confondit les projets inutiles
Que forma tant de fois la discorde en fureur ;
Par tes soins , par ta vigilance ,
Virent toujours une heureuse abondance
Sous les drapeaux de ce vainqueur.

Citoyen , tu n'as pour bouffole
Que les besoins du peuple & le bien de l'Etat ;
Tes travaux dans leur sein font couler en Pactole
Les thrésors de chaque climat ,
Non loin de cet asyle où des héros sans nombre ;

Dans le fein des vertus , de gloire environnés ,
 Au déclin de leurs jours , se reposent à l'ombre ,
 Des lauriers qu'ils ont moissonnés.
 Louis , à la Valeur , notre unique déesse ,
 Consacre un nouveau temple , auguste monument
 Et chef-d'œuvre de sa sagesse ;
 Sa grandeur , ses bontés en sont le fondement.
 Il est devenu ton ouvrage ;
 Il suffit pour t'éterniser.
 De ton zèle il sera l'image ;
 D'un Ministre que tout doit immortaliser ,
 Et d'un Roi que nos cœurs voudroient diviniser ,
 Ce zèle a mérité le glorieux suffrage.

LE mot de l'Enigme du Mercure de Fé-
 vrier est *le Corps de baleine*. Le mot du Lo-
 gogryphe est *Poivre* , dans lequel on trou-
 ve *or* , *poire* , *vie* , *porcs* , *oie* , *ire* , *le pire* ,
Roi , *ivre* , *re*.



E N I G M E.

JE goûtois en secret les charmes du repos ;
 Révéré des mortels , adoré des héros ;
 Un asyle sacré m'offroit en apparence
 D'un bonheur éternel la flatteuse espérance.
 Mais bravant le couroux du souverain des Rois ;
 Un mortel me soumit à de nouvelles loix.

Par une sacrilege offense ,
 Le nom du Tout-puissant , arraché des autels ;
 Doit-il se voir astreint au compas des mortels ?
 Mais c'étoit encor peu dégrader ma noblesse ;
 Du Géometre à peine une indigne caresse
 Eut en vain essayé d'adoucir mon malheur ,
 Qu'un affreux cuisinier combla mon deshonneur ,
 Sans daigner me toucher me prit dans sa pincette ;
 Sur ses fourneaux étincelans
 Il m'établit une retraite.

Mais à des traits si ressemblans ,
 Lecteur , peux-tu me méconnoître ?
 Je ne t'en dis pas plus , cherche qui je puis être.

Par M. D. L. G.



LOGOGRYPHE.

Sous les pieds délicats d'une jeune bergere
J'ai souvent opprimé l'innocente fougere ;
Je dois ma naissance aux Dieux ;
Et mes peintures légères
Ont fait briller à tes yeux
Mille beautés mensongeres.

Laisant aujourd'hui l'erreur ;
Vérité, c'est ma devise.
Je vais faire l'analyse
Des six pieds d'un tout menteur,
Après un Pape, un Prophète,
S'offre un corps tout contrefait,
Muni d'un esprit bienfait
Dont on ne fait point la fête.
Ce qui d'un insecte adroit
Fait le domicile étroit.
Un oiseau dont le plumage
Est utile aux Ecrivains,
Et celui dont le ramage
Etourdit tous les humains.
Jeunes mortels, dont le délire
Aspire à l'immortalité,
Brûlez sur les autels dressés dans mon empire
Un encens agréable à ma divinité.

E N I G M E.

Nous sommes deux freres jumeaux ;
 Souvent plus utiles que beaux ;
 Pour voyager ou pour combattre ,
 De nous l'usage est très-commun :
 Nous ne portons qu'un pied chacun ;
 Nous sommes cependant toujours portés sur qua-
 tre.

L O G O G R Y P H E.

Sans être un animal , j'ai des cornes , Lecteur ;
 Et mes cornes souvent guérissent de la peur.
 Ce début singulier fera rire peut-être ,
 Et sera suffisant pour me faire connoître.

Quoiqu'il en soit , je veux te dire encor ;
 Qu'au lieu d'être à ma tête elles sont à mon
 corps.

Cela ne suffit point : je suis encore obscure ,
 N'est-ce pas ? Eh bien , vois , dérange ma struc-
 ture ,

En moi tu trouveras ce que font douze mois ,
 L'animal qui jadis porta le Roi des Rois ,
 Des bêtes aujourd'hui la demeure ordinaire ;
 Mais où s'est retiré plus d'un saint solitaire.

Ce qu'ici-bas un chacun aime bien ,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Vaudeville de Table.

Aux Dieux les plus charmans, A-
-mis rendons hommage notre Bon-
-heur est leur ouvrage, Chantons
les dans ces doux instans,
Et pour mieux célébrer leur Gloire,
Au gré de nos plus Chers de-sirs,
A longs traits goutons les plaisirs,
De bien aimer, et de bien Boire.

The image shows a musical score for a vaudeville. It consists of ten staves of music, each with a line of lyrics underneath. The music is written in a style typical of 18th-century French vaudeville, with a treble clef and a 6/8 time signature. The lyrics are in French and describe a toast to the gods of pleasure and good food and drink. The score includes various musical notations such as notes, rests, and bar lines.

Et qui pour un chrétien doit être moins que rien ;
 Ce que nous tenons tous de la bonté suprême ,
 Comme un signe certain de sa puissance extrême ,
 L'endroit de la maison qui me plaît en hyver ,
 La montagne où Vulcain fait fabriquer le fer ;
 Ce qui de tous les tems fit briller la nature ,
 Celle à qui Dieu donna la fille la plus pure .
 Plus le nom d'une ville , & celui d'un Prélat
 Que la ville d'Angers révéra avec éclat .

V A U D E V I L L E D E T A B L E .

Aux Dieux les plus charmans ,
 Amis , rendons hommage ;
 Notre bonheur est leur ouvrage :
 Chantons-les dans ces doux instans .
 Et pour mieux célébrer leur gloire ,
 Au gré de nos plus chers desirs ,
 A longs traits goûtons les plaisirs
 De bien aimer & de bien boire .



A Bacchus , à l'Amour ,
 Vrais charmes de la vie ,
 Que notre ame soit affermie ;
 Qu'ils régner sur nous tour à tour .
 De les suivre , c'est être sage :

48 MERCURE DE FRANCE.

Et le prétendu sage est fou ,
Qui d'une Iris & du glou glou
Méconnoît le prix & l'usage.



Nectar , cours en nos cœurs
Te joindre à la tendresse ,
Tous deux dans une aimable ivresse
Comblez-nous de mille douceurs,
Des cieux , c'est là le bien suprême ,
Et pour en jouir , chacun doit
Sçavoir aimer autant qu'il boit ,
Et sçavoir boire autant qu'il aime.

*La musique est de M. Charriere.
Les paroles sont de M. M. . . .*



ARTICLE

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie de Montauban.

L'Académie des Belles-Lettres de Montauban a célébré à son ordinaire, le 25 Août, la fête de S. Louis; elle assista le matin à une Messe qui fut suivie de l'*Exaudiat*, pour le Roi, & du panégyrique du Saint, prononcé par M. Court, Curé de Montricoux, Diocèse de Cahors. Elle tint l'après-midi une assemblée publique dans la grande salle de l'Hôtel de ville; & M. Saint-Hubert de Gaujac, ancien Capitaine de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre militaire de S. Louis, Directeur de quartier, ouvrit la séance par un discours, où il se proposa d'examiner si c'est à leur cœur ou à leur esprit que les femmes doivent la supériorité qu'elles ont sur les hommes dans plusieurs genres d'écrire, & principalement dans le style léger & épistolaire. Il prouva d'abord cette

C

60 MERCURE DE FRANCE.

supériorité par des exemples décisifs, & par des autorités respectables. Il essaya ensuite de l'expliquer, en observant qu'on ne sçauoit disputer aux femmes qui se sont mêlées d'écrire, l'heureux choix des expressions, la délicatesse des sentimens, l'élégance, la précision, &c. » Qui doute, ajouta-t-il, que l'imagination n'ouvre une source inépuisable d'agrémens & de beautés ravissantes, & que la vivacité, la variété & la finesse de son pinceau ne donnent au sujet qu'elle traite, l'air le plus noble, & les graces les plus touchantes? Or les femmes ont porté en naissant un don si précieux : aussi tout devient-il sous leurs mains, fertile, gracieux & riant. . . . Si nous ne les trouvons pas toujours propres à faire de grands tableaux & des statues colossales, nous devons au moins convenir que pour les ouvrages de petit point & de miniature, elles surpassent les Raphaël & les Phidias. . . . J'avoue qu'elles ont quelquefois un style décousu, plein de négligence & de saillies, je dirois presque un style intermittent; mais c'est ce qui en fait le charme, & l'on seroit fâché d'y trouver plus d'ordre & de méthode ». Quoique M. Saint-Hubert se fut plaint au commencement de

son ouvrage, de manquer des secours que la lecture fournit aux auteurs de profession, n'ayant pour lui, disoit-il, que » le Code militaire, un peu d'imagina- » tion, & malheureusement beaucoup trop » d'usage du monde, « il ne laissa pas de répandre dans son discours plusieurs traits intéressans, qui montroient que ce qu'il avoit eu le tems ou l'occasion de lire, il l'avoit lû avec goût & avec réflexion. C'est par là qu'il tira un parti ingénieux de quelques lettres de Madame de Sévigné : mais venant à rechercher la cause de cette supériorité qu'il reconnoissoit dans les femmes, il tenta de recourir, pour en indiquer la source, au mécanisme de la nature. » Les » femmes, disoit-il, ont un corps plus dé- » licatement organisé ; c'est par là que la » beauté, que les graces extérieures leur » appartiennent de droit. Ne seroit-ce point » aussi par là que leur imagination est plus » vive, & plus facile à remuer ? « Mais il revint bientôt sur ses pas, en faisant réflexion que dans les femmes, leur cœur & leur esprit doivent se ressentir également du partage que la nature leur a fait en ce genre. Il se tourna alors du côté de l'éducation, & il demanda si la maniere différente dont on élève les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, n'of-

friroit pas la véritable cause des différences qui les distinguent. Il caractérisa l'éducation que les femmes reçoivent communément, & il conjectura assez vraisemblablement, soit de la bienséance, de la réserve & de la modestie qu'on leur inspire, soit du préjugé qui leur interdit les études fortes & sérieuses, qu'il est naturel d'une part qu'elles soient plus faites & plus habiles que les hommes à trouver ces tours ingénieux, où le sentiment ne paroît se cacher que pour être mieux apperçu; d'un autre côté, que leur imagination se trouvant débarrassée de la sécheresse d'un travail long, assujettissant & pénible, elle conserve tout son feu pour les objets agréables & légers. Il abandonna cependant encore cette explication, parce que l'éducation, ajouta-t-il, *influe également sur l'esprit & sur le cœur*. Il se borna donc à balancer ici les raisons contradictoires qui forment la difficulté de la question qu'il s'étoit proposée; & après avoir insinué que les premières apparences le portoient à penser que les femmes doivent à leur esprit leur supériorité sur les hommes dans les ouvrages qui sortent de leur plume, parce que c'est leur esprit qui enfante ces ouvrages; que c'est la manière dont l'esprit envisage les objets qui décide de la ma-

niere dont on les peint ; & que les fem-
 mes n'excellent dans le style epistolaire
 que parce qu'elles ont singulierement l'es-
 prit de la conversation : il conclut enfin
 » qu'en elles c'est le cœur qui donne le ton
 » à l'esprit. En effet , continua-t-il , les
 » ouvrages des femmes portent tous l'em-
 » preinte du sentiment , qui est chez elles
 » si vif & si délicat. Les hommes raison-
 » nent , mais les femmes sentent : voilà
 » pourquoi les écrits de ceux-là sont com-
 » munément plus secs , plus arides , &c. .
 » Le cœur est la partie qui a plus d'ac-
 » tion dans les femmes ; il vivifie en quel-
 » que sorte tout ce qu'elles font , tout ce
 » qu'elles disent , tout ce qu'elles écri-
 » vent D'où vient que les écrits des
 » femmes nous affectent d'une maniere
 » particuliere ? . . . c'est qu'il n'y a que le
 » cœur qui ait droit de parler au cœur :
 » le cœur est froid , il est sourd , pour
 » ainsi dire , au langage de l'esprit
 » Quand est-ce que la lyre a rendu des
 » sons plus animés & plus tendres , si ce
 » n'est quand elle a été entre les mains
 » des femmes ? C'est la nature elle-même
 » qui parle dans les poësies des Sapho ,
 » des La Suze , des Deshoulieres , &c.
 » On ne trouve nulle part des sentimens
 » si vifs , si variés , si soutenus , si déli-